

ACADEMIE DES SCIENCES, BELLES-LETTRES ET ARTS DE SAVOIE

Communication de Mme Marie-Anne Arnaud-Toulouse

Mercredi 16 septembre 2026

ROMAIN GARY, ENTRE FIDÉLITÉ AU PASSÉ ET PRESCIENCE DE L'AVENIR

En ce qui concerne la nostalgie du passé, l'œuvre la plus connue de Gary est sans doute *La Promesse de l'aube* (version anglaise 1959), autofiction pleine d'humour autant que d'émotion à la gloire de sa mère. D'autre part, le premier et le dernier roman écrits sous le nom de Gary sont *Éducation européenne* (1956) et *Les Cerfs-volants* (1980), récits consacrés à la deuxième guerre mondiale, épisode fondateur autant que l'enfance de la vie de Roman Kacew/Romain Gary.

Pour la prescience du futur et sa vision claire de ce que pourrait être la vie politique dans l'avenir, il faut lire *Les Racines du ciel*, premier Goncourt décerné à Romain Gary en 1956, un gros roman qui parle de la sauvegarde des éléphants et de l'avenir de l'Afrique coloniale, peut-être *L'Homme à la colombe* qui est une satire de l'ONU (1958), en tous cas *La Nuit sera calme*, faux entretien avec son ami François Bondy, et vrai monologue de Gary sur l'état de la France dans le monde en 1974... Tous les autres romans signés Gary contiennent, de façon directe ou indirecte, une réflexion de l'auteur, qui fut diplomate, sur ce qui est et sera l'état du monde. Notre époque, sans le surprendre, lui aurait répugné.

Dans tous ses livres « nourris de ce siècle jusqu'à la rage » (*La Nuit sera calme*), l'imagination remodèle la réalité, et l'auteur lui-même, né Roman Kacew à Wilna/Vilnius, ville alors polonaise, s'est construit par l'imagination de nouvelles identités devenues sa réalité vivante, pour commencer celle de Romain Gary (Gari signifie « brûle » en russe) et pour finir celle d'Émile Ajar (nom qui signifie « braise ») : nous allons voir ici quel rôle a joué l'imagination dans la construction d'une vie complexe et multiple, orientée vers « la fin de l'impossible » (Paul Audi) par la mythification du passé en même temps que par une compréhension claire et impitoyable de l'avenir.

Vie privée : le roman familial et la guerre

Il ne faut pas lire *La Promesse de l'aube* comme un récit rigoureusement autobiographique, mais comme l'évocation librement romancée du temps de l'enfance avec ses personnages, pour aboutir à un roman familial construit autour de Mina, la mère :

« Avec l'amour maternel, la vie vous fait à l'aube une promesse qu'elle ne tient jamais. On est obligé ensuite de manger froid jusqu'à la fin de ses jours. Après cela, chaque fois qu'une femme vous prend dans ses bras et vous serre sur son cœur, ce ne sont plus que des condoléances. On revient toujours gueuler sur la tombe de sa mère comme un chien abandonné. » (PA)

Mina devient ainsi le personnage central d'une légende selon laquelle elle ne cesse d'inspirer à son fils une ambition qui lui servira de mot d'ordre pour y conformer sa vie. Ses prédictions scandent le texte, ouvrant l'avenir du fils sur une brillante destinée : « Tu seras un héros »

répète-t-elle, « tu seras général, tu seras d'Annunzio, ambassadeur de France... », et pousse cette inspiration jusqu'à rédiger, se sentant très malade, une série de lettres pour soutenir pendant la guerre le courage de son fils aviateur combattant depuis l'Angleterre. Gary raconte longuement le bon effet de ces lettres sur son moral de combattant, avant de « révéler » qu'il a découvert à la fin de la guerre que la voix qui l'inspirait était depuis longtemps celle d'une morte qui se prétendait vivante : magnifique histoire, pur fruit de l'imagination de Romain Gary au service de la mythification de sa mère, mythification sans laquelle nul amour ne saurait exister. Car telle est la thèse qu'il ne cesse de défendre de roman en roman jusqu'au dernier : aimer, c'est imaginer l'autre, et nul véritable amour ne survit à la mort de l'imagination.

L'amour de la mère et du fils était en cela un amour parfait : aux prophéties de la mère ne cessent de répondre celles du fils : « tu seras une grande artiste, je te le promets. Tes œuvres seront traduites dans toutes les langues du monde », dit celui qui est devenu un créateur chargé à son tour de la gloire de sa mère. La voix de l'une et celle de l'autre se confondent dans leur histoire d'amour commune, de même qu'au terme de l'histoire de haine qui a poussé Schatz le nazi à exécuter le comique juif Gengis Cohn, ce dernier hante en « dibbuk » (fantôme attaché à quelqu'un dont il nourrit le remords) l'esprit de son bourreau et lui interdit toute initiative en dehors de celles qu'il lui souffle (le texte de *La Danse de Gengis Cohn* en est pétri d'un humour subversif, peignant l'ancien nazi pétri d'une scrupuleuse culture juive).

Le père est l'objet d'une mythification différente, qui passe par l'incertitude et le pluriel. Le père naturel est absent, cet Aïah Leib Kacew, fourreur juif et second époux de Mina l'ancienne actrice, qui vécut peu de temps avec sa femme et son enfant, puis partit pour fonder une autre famille, avec qui il mourut dans un camp de concentration. À sa place, le père fantasmé (par le fils et, semble-t-il, par la mère du moins dans *La Promesse de l'Aube*) : Ivan Mosjoukine est une vedette du cinéma muet, avec qui Gary ne cesse pas de se chercher une ressemblance, et qui accorde à son enfance quelques signes de luxe. À cause de lui, Romain Gary peut se rêver juif et cosaque à la fois, et dire à propos de *La Danse de Gengis Cohn* : fils « d'un pogromeur et d'une pogromée, Gengis Cohn, c'est moi ».

Commencement d'une vie nouvelle, la guerre de 40 voit Roman Kacew, naturalisé français, rejoindre le général De Gaulle à Londres. C'est encore la mère qui, dans son culte pour ce pays rêvé depuis longtemps, a inculqué à son fils le désir de le servir. Gary reconnaît que sa volonté de participer à la libération de la France trouve sa source dans les récits maternels, sortes de contes de bonne femme qui font de la France une « princesse des légendes ». À ces contes se mêle la culture française classique acquise au lycée de Nice, dont le prestige se joint à celui d'une culture cosmopolite acquise plus tôt et plus tard. La France va se confondre alors avec son sauveur, le général De Gaulle, qui lui-même est pour Gary comme un avatar de la mère, incarnant « la faiblesse qui dit non à la force... le refus de capituler » si chers à ce combattant de la vie. Gary sera toute sa vie fidèle à De Gaulle (sans être « gaulliste, dit-il, comme il est Juif sans être pro-israélien dès qu'Israël devient une nation nationaliste), le seul homme politique à qui il reconnaisse la vertu d'agir pour des raisons éthiques et non politiques, jusqu'à l'enterrement à Colombey où il parut avec sa croix de la libération accrochée à son blouson d'aviateur devenu trop étroit.

La guerre elle-même lui est comme une seconde famille, avec les « frères » qu'elle lui a donnés en la personne de ses compagnons de combat. Gary, qui était un ami fidèle, évoque avec la plus grande nostalgie ceux aux côtés de qui il a bravé la mort.

« La vie était jeune, alors, et bien que NOUS soyons aujourd'hui morts pour la plupart – Roque tombé en Égypte, La Maisonneuve disparu en mer, Castelain tué en Russie, Crouzet tué dans le Gabon, Goumenc en Crète, Canepa tombé en Algérie, Maltcharsky tué en Libye, Delaroche tombé à El Facher avec Flury-Hérard et Coguen, Saint-Péreuse toujours vivant mais avec une jambe en moins, Sandré tombé en Afrique, Grasset tombé à Tobrouk, Perbost tué en Libye, Clariond disparu dans le désert, - bien que nous soyons aujourd'hui presque tous morts, notre gaieté demeure et nous nous retrouvons souvent tous vivants dans le regard des jeunes gens autour de nous. » (*La Promesse de l'aube*)

Un tel texte, outre qu'il égrène les noms des disparus avec la solennité d'un mémorial, témoigne d'une des façons qui permettent à Romain Gary (alors Gary de Kacew) de dépasser les limites de l'existence humaine : le nous par lequel il confond la jeunesse d'autrefois, celle d'aujourd'hui et celle de toujours, se retrouve régulièrement dans ses textes pour évoquer une passation d'efforts et de pouvoir qui permette aux « fourmis » (sic), aux « petits chinois » (sic) et aux résistants de tous les temps de transcender leur individualité pour venir à bout collectivement des obstacles du réel.

Histoire, société, politique

Ce « nous », qui élargit le « je » dans l'espace et le temps, permet d'apercevoir comment la compassion s'exerce dans les romans de Gary, et comment elle régit ce qu'il appelle son « humanisme ». C'est à Momo, le petit héros de *La Vie devant soi*, qu'il revient d'exprimer cette profession de foi : « Quand je serai grand j'écrai moi aussi *Les Misérables* parce que c'est ce qu'on écrit toujours quand on a quelque chose à dire ». Avoir quelque chose à dire ne signifie nullement s'engager et militer pour une cause, comme Sartre peut l'exprimer à la même époque dans *Qu'est-ce que la littérature*. C'est plutôt, comme Camus le dit dans le second discours prononcé en Suède à propos du prix Nobel, se trouver « embarqué » dans l'histoire en conscience et mettre son talent critique à en témoigner de la façon la plus vivante possible : c'est la vertu première qui doit animer, selon Gary, à la fois l'auteur et le protagoniste du roman idéal qu'il tente de définir dans l'essai *Pour Sganarelle* (), essai assez illisible hélas.

L'humanisme est une notion que Gary défend âprement, pendant des années où elle est considérée comme obsolète, remplacée par des systèmes intellectuels de toutes sortes, qu'il s'agisse de structuralisme, de marxisme, de freudisme. Pour des raisons différentes, il exprime la plus profonde méfiance envers tous les -ismes, toute pensée organisée et close susceptible de faire de l'homme un automate. Quand il publie le roman *Les Enchanteurs* en 1973, ce thème des automates y est largement développé de façon inquiétante, incluant à l'extrême le mythe du *Golem*, qui illustre un cas de révolte fatale de la créature artificielle contre son créateur.

Contre cette déshumanisation de l'homme par des systèmes réducteurs, Gary brandit ce qu'il considère comme les maîtres-mots de la résistance humaine, et défend son droit à

parler d'âme et de sentiment à une époque où ce sont des mots tabous, comme à écrire des romans d'amour en pleine période où l'intelligentsia n'y voit qu'un ridicule dépassé.

Mais il ne faut pas croire que cette défense et illustration de l'âme humaine soit chez lui le résultat d'une adhésion à la thèse rousseauiste d'un homme naturellement bon, à laquelle il attribue l'échec de bien des entreprises idéalistes, dont celle de l'anarchiste Kropotkine pour qui il a pourtant beaucoup de sympathie. Elle va de pair avec une lucidité impitoyable qui le mène à constater la présence du mal dans tous les domaines où sa vie le mène, et à en tirer des conclusions personnelles :

Ce mal est le mal nazi face aux Juifs : ce qui permet à Romain Gary de conclure, à une époque où ce n'était pas l'usage, que ce mal n'est pas le propre des Allemands, mais que l'inhumanité est humaine, sécrétant à toute époque ses bourreaux et ses victimes. Ainsi le racisme des États-Unis, les injustices subies par les Noirs, sans oublier les excès et les vices dans les combats de ces derniers développés dans *Chien blanc*.

Il est le mal « patriarcal » à Hollywood face aux femmes victimes d'un système de consommation destructeur, dont Gary consul de France à Los Angeles a été largement le témoin (*La Nuit sera calme*)

Il est le mal diffus dans les vains discours de l'ONU, dénoncé, sous le nom de Fosco Sinibaldi, dans « *L'Homme à la colombe* » (1958) par Gary porte-parole de la France dans « l'Organisation » :

« Le pain, la paix, la fraternité, les droits de la personne humaine, les choses les plus solides se volatilisent et deviennent des mots, de l'air, une tournure de style – On en parle, on en parle, et à la fin, tout cela devient une abstraction [...] C'est la méthode classique qu'emploie l'Organisation pour se débarrasser des problèmes. »

Il est le mal des révolutionnaires africains rencontrés par Morel dans son combat pour les éléphants, qui deviendront des despotes pires que les colons, comme celui qui habite El Mayo, cet Indien devenu un dangereux despote (*The Talent scout*, en français *Les Mangeurs d'étoiles*)

En dépit de ce constat sans indulgence, Gary témoigne d'un optimisme foncier en faveur de l'imagination, cette puissance chez lui moins trompeuse que motrice et visionnaire. Car, dit-il, « l'homme sans mythologie de l'homme, c'est de la barbaque », et ailleurs « Si personne ne rêve de l'humanité, l'humanité ne sera jamais créée ». Il lui revient donc, ainsi qu'à d'autres artistes, de « rêver » l'humanité jusqu'à ce qu'elle advienne en son meilleur, tant il est vrai que le rêve terrifie tous les auteurs assujettis à un système qui l'interdisent comme une liberté féconde, et qu'il ne mène à rien tant qu'il reste réduit à un pur idéalisme, comme celui de l'anarchiste Kropotkine, ou, plus désarmé encore, celui de la jeune américaine qui tente d'imposer sa vision angéliste à El Mayo dont elle est la maîtresse humiliée et consentante.

L'humanisme prend un sens très élargi chez Gary, antispéciste convaincu, ce qu'il explique dans *Vie et mort d'Émile Ajar* en écrivant :

« Aussi bien dans *les Racines du ciel* que dans *Gros Câlin*, la question de la protection de la nature se pose avant tout en termes de fraternité humaine, afin qu'il n'y ait pas de méprisés et d'humiliés. »

Celui qui se veut le frère des « misérables » sans pour autant les laver de la souillure humaine cherche volontiers refuge dans la nature où, en Afrique comme en Californie et ailleurs, il trouve le repos et entrevoit une certaine grandeur, tant que la pollution historique n'y intervient pas.

Cet homme qui aime fraternellement les chiens, les chats, les phoques et les lézards de la plage de Big Sur aussi bien que les éléphants d'Afrique et les pythons de Paris, reconnaît dans un entretien que sa fraternité s'arrête au poulailler, et qu'il peine à éprouver de l'empathie pour les poulets... mais pas pour les oiseaux, puisque dès 1962 il préface le livre de la biologiste Rachel Carson qui déplore, sous le titre *Printemps silencieux*, l'extermination probable de certaines espèces par l'intervention humaine.

C'est d'ailleurs grâce à cette fraternité des créatures qu'il noue un lien conséquent avec les « frères humains qui après nous vivr[ont] » et qu'il écrit cette mise en garde en 1974 :

« Malgré les balafres et crimes présents, le viol de la terre ne se manifestera dans ses effroyables conséquences que dans deux ou trois générations, peut-être. Nous pourrions donc continuer de piller et de vandaliser notre habitat sans danger direct pour nous-mêmes – alors même que les animaux sauvages continueraient certainement de diminuer et de mourir. L'enjeu, en l'occurrence, n'est pas ce qui deviendra de nous (*sic*), mais ce qui se passera après nous. Et nous avons besoin d'une authentique émotion pour nous identifier à notre espèce dans son ensemble et à son avenir. »

(« de combien d'avertissements avons-nous besoin, de combien de beauté disparue ? ... »)

Ne faisons pas à cet individualiste l'injure de le confondre dans le groupe des « écologistes », mais il faut reconnaître que, très tôt après la guerre de 40-44, Romain Gary s'est préoccupé de l'avenir de la terre et de ses habitants.

Métaphysique

Le mal qu'identifie l'observateur de quelque côté qu'il se tourne finit par apparaître comme constitutif du monde des hommes et, comme tel, pose la question de son origine : le jeune Momo, le héros de *La Vie devant soi* créé par Émile Ajar, constate que les « lois de la nature », celles qui font tourner le monde, sont « plus dures que les lois de Nuremberg », et justifient que l'homme, souffrant sans cesse de s'y soumettre, lutte pour y échapper, ce qui a priori et par définition est impossible. Sans préciser de quelles lois il s'agit, sous lesquelles ploient les personnages des romans garyens, on pense à la formule que Camus met dans la bouche de son Caligula : « Les hommes meurent et ils ne sont pas heureux », comme on peut les envisager comme ce qui fait de l'homme une créature limitée dans le temps (*Au-delà de cette limite votre ticket n'est plus valable*), dans l'espace et dans sa conscience. Parler de Romain Gary, de sa vie et de son œuvre, revient, comme l'a fait Paul Audi, à évoquer un homme qui refuse de capituler et ne cesse de chercher à provoquer « la fin de l'impossible », en expérimentant toutes les manières imaginables d'être partout à la fois, de durer le temps de plusieurs vies et d'habiter de multiples consciences, ce qui est son programme de romancier.

Quelles que soient ces lois, la misère humaine dans tous ses états vient pour Gary d'une triade de dieux malins, trois mauvais pieds-nickelés nommés Totoche, dieu de la bêtise (la connerie étant « la plus grande puissance spirituelle de tous les temps »), Filoche, dieu de la petitesse, des préjugés, du mépris, de la haine, et Merzavka, dieu des vérités absolues :

« Ma mère, dit Gary, avait été un de leurs jouets favoris ; dès mon plus jeune âge, je m'étais promis de la dérober à cette servitude. [...] J'ai voulu disputer aux dieux absurdes et ivres de leur puissance la possession du monde, et rendre la terre à ceux qui l'habitent de leur courage et de leur amour. »

L'attitude de Gary est en ce domaine assez obscure. Il n'est pas douteux que la question de l'existence de Dieu ne le poursuit pas :

« L'athéisme ne m'intéresse pas, et Dieu, j'en suis tout-à-fait incapable. [...] Croire en dieu, c'est calomnier Dieu, c'est un blasphème [...] si Dieu existait, ce serait un gentleman. »

Mais il apparaît aussi que pour lui, l'homme est soumis à ce qu'il appelle « la Puissance », qui n'est autre que le réel. Dépourvue de caractère divin, elle n'en pèse pas moins sur l'humanité de tout son poids auquel l'imagination confère volontiers une intention, et c'est pourquoi dans *Clair de femme*, un des derniers romans écrits sous le nom de Gary, un vieux saltimbanque fait danser à des caniches une danse qui semble figurer la vie humaine.

Pour les artistes de la trempe de Gary, il s'agit de ne pas danser en rythme, de ne pas se soumettre, capituler, collaborer avec l'ennemi, et la manière choisie par lui est le recours à l'imagination, puisque « tout ce qui est devenu réalité, tout ce qui a été bâti a été arraché à l'imaginaire », comme le craignent en particulier les écrivains soviétiques opposés à tout ce qui est rêve ou imagination, source irréversible du neuf, de l'inattendu, du hors-la-loi. Dans *Europa*, le roman de 1972 où se trouve cette phrase, l'un des personnages principaux est Danthès, ambassadeur de France à Rome, qui nourrit, à l'instar de son créateur, une véritable passion pour l'Europe des Lumières, mère de la civilisation tombée en décadence, cette décadence qui est aussi le second sujet d'*Au-delà de cette limite...*

Conclusion : l'art et la vie

Toute œuvre d'art est un acte de résistance à la Puissance du réel, et offre à ceux qui éprouvent une « fringale de vie » une voie vers la fin de l'impossible, par deux caractéristiques essentielles. En premier lieu, elle permet de faire advenir un monde bien organisé, à l'inverse du monde réel, comme en témoigne le narrateur de *Les Enchanteurs*, Fosco, héritier d'une tribu d'enchanteurs saltimbanques et jongleurs qui, travaillant à se perfectionner dans sa spécialité qui est la littérature, tente d'adoucir par ses récits les derniers instants de la jeune femme qu'il aime et qui meurt dans le froid de la forêt polonaise :

« Déjà soucieux de perfection, je mettais ici ou là quelques touches qui manquaient, un dieu plein de pitié, une justice qui n'est pas de ce monde, un amour qui ne meurt jamais, encore un violon juif. »

En second lieu, elle est en quête du chef-d'œuvre, et l'artiste s'incarne, tout au long des romans de Gary, dans les personnages de jongleurs toujours désireux d'ajouter une balle à leur jeu pour le perfectionner.

C'est sans doute ce qui pousse Romain Gary, las de « la gueule qu'on [lui] a faite », à publier *Gros Câlin* en 1974 sous le nom D'Émile Ajar. Sous ce dernier pseudonyme, bien plus efficace que tous ceux auxquels il avait déjà recouru, Gary a offert aux lettres françaises une complexe et retentissante « affaire » avec un grand mystère éditorial, la métamorphose de son cousin Paul Pawlovitch en imposteur officiel, la publication de l'inférial *Pseudo* pour brouiller les pistes, et le scandale de l'attribution de deux prix Goncourt à un seul auteur (Voir *Vie et mort*

d'Émile Ajar, 1980). Car personne ou presque n'avait percé le secret, et tout le monde avait salué le chef-d'œuvre dans *La Vie devant soi*.

Il est vrai que ce roman est écrit dans une langue inédite, émaillée de ce qu'on a appelé des « ajarismes », qui sont de menus manquements à l'usage du français, tous chargés de sens et de jeu, et qui constituent une réponse à la question de la langue posée par Gary en particulier dans *Adieu Gary Cooper* (1967). Lui qui parlait le polonais, le russe, le yiddish, le français et l'anglais, qui écrivait ses romans en plusieurs langues et les traduisait lui-même, savait comme personne que toute langue est un monde, une culture, un héritage, que parler la même langue ne fait que générer l'incompréhension, et qu'il faudrait créer, pour raconter un monde neuf, une langue vierge : c'est ce que la langue d'Ajar réussit en partie.

Cette langue nouvelle entre pour beaucoup dans la réussite des romans d'Émile Ajar à divertir leurs lecteurs et accomplir la mission de l'artiste comme « enchanteur » : transformer les esprits par la qualité du divertissement offert, et les rendre dès lors aptes à regarder différemment le réel pour ne plus le subir.

Mais il reste néanmoins que l'art, la littérature, la culture en général sont entachés d'un soupçon considérable : Romain Gary ne cesse de se scandaliser du fait que l'Europe des Lumières n'a pas su éviter le mal des guerres du XX^{ème} siècle, sa « culture » étant récupérée au service du mal. Cet étonnement, doublé de ses exigences de combattant et d'homme d'action, justifie sans doute l'étonnant dernier mot de son dernier roman signé Romain Gary, *Les Cerfs-volants*, dernier mot qui jette un soupçon sur la littérature :

« Je termine enfin ce récit en écrivant les noms du pasteur André Trocmé et celui de Le-Chambon-sur-l'Ignon, car on ne saurait mieux dire ».

